

REVUE DE PRESSE
Mahmoud Abou Hashhash

EXTRAITS

« Ce cheminement amoureux est le prétexte à l'écriture, un fil que le narrateur suit comme un point d'horizon. Il permet de parler de soi et de faire face à la vie quotidienne sous l'occupation, en cette année 2002. L'écriture est un antidote contre l'angoisse, un repère qui structure le rythme des jours et des nuits, un rendez-vous entre soi et soi, une force pour tenir debout. C'est ce mécanisme d'ancrage dans l'écriture comme processus de résistance contre la dévastation du monde qui fait vraiment de ce livre une oeuvre singulière. »

Marina Da Silva, *Le Monde diplomatique*, février 2008.

« Le récit de ce jeune poète palestinien, traduit pour la première fois en français, prend la forme d'une lettre à la femme qui a quitté la ville assiégée, en 2002, mettant un terme à son histoire d'amour avec le narrateur. Il montre, surtout, ce besoin vital d'être visible aux yeux du monde, dans le quotidien matériel et moral. Ce point de vue d'artiste, d'une lucidité cinglante, donne force et originalité à ce livre témoignage, au-delà de la question qu'il pose : comment vivre d'amour et d'écriture en temps de guerre ? »

Valérie Marin La Meslée, *Le Monde*, 27 avril 2007

« Que connaissons-nous de la littérature palestinienne ? Pas grand-chose, convenons-en, sinon peut-être l'oeuvre du poète Mahmoud Darwich. D'où l'intérêt de la publication par les soins des éditions Galaade du roman de Mahmoud Abou Hashhash, 37 ans, *Ramallah, mon amour*.

La ville palestinienne de Ramallah est assiégée par Israël en 2002, tandis que le narrateur y vit une grande passion avec une Française de passage : c'est ce double souvenir qui hante ces pages fiévreuses parcourues par la peur et par le désir, indissociables. »

Olivier Barrot, « Un livre, un jour » (France 3), 23 avril 2007.

« Il était écolier. Le regard aimanté par une jeune passagère du bus. Il souhaitait prolonger ce moment, ne plus rentrer au camp de Ramallah, connaître un long voyage. Impossible, sinon par l'écriture d'un journal intime qui s'écrit comme une fuite en avant, une brèche laissée aux possibles. »

Éric Phalippou, *La Quinzaine littéraire*, 1^{er} avril 2007.

« [...] il ne va de soi ni de vivre, ni d'écrire, ni d'aimer à Ramallah en 2002 en plein siège de la ville par l'armée israélienne. Le poète palestinien Mahmoud Abou Hashhash, 35 ans, a choisi de le faire et de le raconter dans un bref récit, *Ramallah, mon amour*.

Le titre original du livre est Hibr (encre), phonétiquement proche en arabe des mots guerre et amour. Tout le livre suit ce rythme de valse tragique à trois temps. Mais il s'agit bien de danser malgré tout. Mahmoud Abou Hashhash a trouvé un tout petit bout de son balcon où les balles ne peuvent le toucher. Il écrit donc là. Malgré la guerre à outrance, le poète chante sa ville, ses habitants, ses cafés où l'on redessine le monde. »

Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*, 24 février 2007.

« Ramallah est à Mahmoud Abou Hashhash ce qu'Alexandrie fut à Lawrence Durrell : une source de respiration poétique. [...] Loin des images hystériques, les mêmes depuis soixante ans, qu'on nous inflige dans les médias, voici un compte-rendu clair et sans haine de la vieille souffrance palestinienne qui a fini par envahir le monde, même celui des livres. »

Patrick Besson, *Marianne*, 24 février 2007.